

où elle mourait. Patrice avait aidé à rapprocher le bras dans le cercueil étroit, elle avait placé le chapelot entre les mains jointes. Elle se souvenait, et elle était plus belle que jamais femme ne fut.

— Je vous attendais, dit-elle.

Un instant, elle ferma les yeux, puis les rouvrit, montrant l'iris couleur de feuille morte et la sclérotique trop blanche :

Et, soudain, elle cria :

— Allez-vous-en, les autres !

A trois reprises, la porte claqua. Les autres étaient partis. Patrice sourit de ce sourire que son père avait trouvé inégalable.

L'abbé s'était agenouillé. Telloin-Ruchel l'imita, par habitude contractée au séminaire.

Patrice sourit encore et, à chacun d'eux, elle donna la main.

— Je suis si contente, dit-elle.

L'un et l'autre baissèrent la tête, appuyèrent dévotement les lèvres sur cette main qui leur était abandonnée, oubliant toute jalousie, comme si chacun était seul en possession de cette main-là.

— Si contente, murmurait cette belle Patrice que la mort prochaine avait embellie.

Elle était belle. Il y avait tout autour de son pâle visage l'or fauve de ses cheveux et l'or du couchant.

— Mes amis... reprit-elle.

Tout à coup, elle se dressa :

— Je me suis retrouvée, je vais vers lui...

Elle se prit à tousser sauvagement, ainsi que toussent ceux que menace l'asphyxie, et, devant ces deux hommes agenouillés, elle dit la parole de vérité :

— C'est là-haut que l'on se retrouve et que l'on est soi.

BINNET-VAILLANT.

Les Points sur les I ⁽¹⁾

Pièces en un acte

PAR

GABRIEL MARCEL

PERSONNAGES :

ANATOLE GIRONDIN.

LUCIEN FOUCARD.

FÉLICIE GIRONDIN.

IRMA. AIMÉE.

BLANCHE FOUCARD.

La scène se passe chez les Girondin. Une salle à manger dans un petit appartement aux Terres ou aux Batignolles.

(Félicie achève de desservir ; elle est en tenue de ménage et porte un mouchoir noué autour de la tête. Irma est étendue sur un divan. Anatole fume la pipe. Aimée est assise sur une chaise ; elle regarde droit devant elle.)

IRMA, d'une voix languissante. — Aimée, veux-tu fermer la fenêtre, s'il te plaît ? Je sens ma névralgie qui me reprend... (Aimée ferme la fenêtre. René-Blanc.) C'est effrayant comme cette odeur peut être tenace. Tant pis. Laisse-la encore ouverte quelques minutes... cette odeur est intolérable.

(1) Copyright by Gabriel Marcel, 1938. Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

FÉLICIE. — Quelle odeur à la fin ?
 IRMA. — Félicie, c'est la troisième fois que tu nous sers des choux-fleurs en huit jours. Tu sais pourtant que je ne les supporte pas. C'est à croire que tu le fais exprès.
 FÉLICIE. — Un chou-fleur bien cuit n'a jamais fait mal à personne. C'est de l'imagination.
 IRMA. — Passe-moi mes pastilles de Vichy, petite.
 FÉLICIE. — Si tu es malade, tu n'as qu'à le dire. Je te ferai du bouillon de légumes.
 IRMA. — J'ai l'estomac délicat, Félicie. Tout le monde n'a pas ta robuste santé. Mais il faut bien que je me soutienne...
 FÉLICIE. — Je voudrais bien savoir qui s'est jamais inquiété de ma santé dans cette maison.
 ANATOLE. — Tu ne nous as heureusement pas donné l'occasion de nous en préoccuper...
 FÉLICIE. — Quand j'ai mes douleurs...
 IRMA. — Je t'envie tes rhumatismes, Félicie. C'est une maladie de femme bien portante.
 FÉLICIE, d'un ton rogue. — Dommage qu'on ne puisse pas faire l'échange.
 IRMA. — Tu n'es pas sensible aux odeurs, je l'ai souvent remarqué. Pour moi, il y a des relents qui sont des insultes. (A *Aimée*.) Chérie, décidément, il vaut mieux fermer malgré tout... Certainement, c'est un grand bonheur de ne pas être trop sensible : on est moins vulnérable.
 FÉLICIE. — Pardon, sensible et maniaque, ça fait deux.
 ANATOLE, à la fenêtre. — Il y a de l'orage dans l'air. Je me demande si je vais pouvoir travailler cet après-midi.
 IRMA. — Mais d'abord, Anatole, rappelle-toi...
 ANATOLE. — Ah ! c'est juste.
 FÉLICIE. — Quoi ?
 IRMA, après avoir échangé des signes avec Anatole.
 — Rien.

(Un silence.)

ANATOLE. — Décidément, je ferai comme Shakespeare.
 IRMA. — Comment ?
 ANATOLE. — Là où mes personnages parviendront à un certain degré d'exaltation, à un certain tonus lyrique, ils s'exprimeront en vers.
 IRMA. — Magnifique !
 ANATOLE. — Là comme ailleurs, il y a une pente à remonter.
 FÉLICIE. — Moi, je ne trouve pas que c'est une bonne idée.
 ANATOLE. — Je t'en prie, Félicie, enlève ce mouchoir. Il est deux heures de l'après-midi.
 FÉLICIE. — Et puis après ? Je compte faire ma chambre à fond... Non, je vous dis que ce n'est pas une bonne idée. Il faut qu'une pièce soit en vers ou en prose. Sans ça on hésite. Ça trouble. Et puis, je ne sais pas : au théâtre, les vers, ça fait vieillot.
 IRMA, avec mépris. — *Cyrano*, tu trouves que ça fait vieillot ?
 FÉLICIE. — Rostand, c'est un classique.
 IRMA. — Anatole sera un classique.
 FÉLICIE. — Et puis d'abord *Cyrano*, c'est tout entier en vers, ou quoi ?
 ANATOLE. — Evidemment, ma bonne amie ; mais il faut revenir au maître, encore une fois ; au seul, au vrai, à Shakespeare.
 FÉLICIE. — Quand on a été voir *Hamlet*, là-haut, sur les boulevards extérieurs, je me suis barbée. C'est pas la peine de soupirer.
 IRMA. — L'ennui n'est pas un jugement.
 FÉLICIE. — On ne va pas au théâtre pour s'embêter. Oh ! et puis, moi, je dis ce que je pense. (*Regardant Aimée*.) Voilà une petite qui ferait mieux d'aller prendre l'air. Avec la vie qu'elle mène depuis qu'elle est ici, rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait pas d'appétit. Moi, chez moi, je veux qu'on mange, tu m'entends. Elle a une mine de papier mâché, ta fille.
 IRMA. — J'étais comme elle à son âge, Félicie.

FÉLICIE. — Ça, je n'en suis rien. Je lui ferai monter une bouteille d'huile de foie de morue.

IRMA. — Non, je t'en prie; j'ai mal au cœur rien que d'y penser.

FÉLICIE. — Ce n'est pas toi qui la boiras.

AIMÉE. — Ma cousine, si vous me le permettez, j'irai m'étendre un moment sur mon lit.

FÉLICIE. — J'ai comme tu veux, ma petite fille; mais ce n'est pas des habitudes à prendre.

(*Aimée sort.*)

FÉLICIE. — Elle s'obstine à me dire ma cousine.

IRMA. — Mais qu'est-ce que tu veux qu'elle te dise, Félicie ?

FÉLICIE. — Ça c'est vrai. Mais je voudrais bien savoir par où elle me croit sa cousine.

IRMA. — Tu peux être sûre qu'elle ne se l'est jamais demandé. Ce n'est pas une nature compliquée. (*Ricanement de Félicie.*) Maintenant si tu voulais me faire plaisir, Anatole...

FÉLICIE, d'un ton dère. — Quoi ?

IRMA. — Tu irais te faire couper les cheveux. Et puis, ta barbe, tu sais, je ne l'aime plus. C'est comme ton feutre mousquetaire.

FÉLICIE. — Son feutre est parfait, tout le monde le remarque. Il lui donne un genre à part.

IRMA. — C'est trop voyant.

FÉLICIE. — Un écrivain ne doit pas être mis comme un employé de banque. Quant au coiffeur, tu es folle, simplement. Ou alors qu'il aille se faire un petit peu rafraîchir. Ça je veux bien. Mais il gardera sa barbe. Je ne veux pas que Totole ait l'air d'un Américain.

IRMA. — C'est à lui de décider.

FÉLICIE. — Du tout. D'abord il n'y entend rien. Quand on a joué son « à-propos », il y a quatre ans le courtieriste du *Figaro* a parlé de son air lionin.

IRMA. — Eh bien ! c'est grotesque.

FÉLICIE. — Avec ça !

ANATOLE. — C'est à voir.

FÉLICIE. — Moi, j'ai toujours connu Totole avec une barbe.

IRMA. — Moi aussi. —

FÉLICIE, d'un ton accablant. — Evidemment. A plus forte raison.

IRMA. — Mais il serait bien mieux sans tous ces poils.

FÉLICIE. — Pas de grossièreté, je t'en prie.

IRMA. — Tu n'as pas l'air de te douter qu'Anatole a de beaux traits...

FÉLICIE. — Moi, je ne me doute pas !... elle est forte celle-là !

IRMA. — S'il était glabre, il aurait l'air d'un général romain.

FÉLICIE. — Je ne veux pas du tout qu'il ait l'air d'un général... Oh ! et puis, si tu t'imagines que je suis ta dupe, je t'assure que tu te trompes. On ne me chantera pas mon Totole.

IRMA. — Tu sais, quand son *Robespierre* sera passé à l'Odéon, il ne faudra plus dire Totole.

FÉLICIE. — J'appellerai mon mari comme je voudrai; ça ne regarde personne. Dans l'intimité...

IRMA. — Je te connais, tu es incapable de faire attention à ce que tu dis devant les étrangers. Un écho peut suffire à ruiner une carrière. Mais si ça t'est égal de faire de lui la fable de Paris...

FÉLICIE. — Ah ! ça suffit.

ANATOLE, bas, à Irma. — Fais attention.

FÉLICIE. — Encore un aparté. (*A Irma.*) A propos, c'est la seconde fois que tu te permets d'ouvrir mon courrier. (*Elle brandit un faire-part.*) Ce faire-part était adressé à M. et Mme Girardin.

IRMA. — Un imprimé !

FÉLICIE. — Il m'annonce la mort d'un vieil ami de ma famille, de ma famille.

IRMA. — Je ne me serais pas permis de décrocher.

FÉLICIE. — Il ne manquerait plus que ça !... Mais c'est encore trop, c'est même beaucoup trop. Il ne faut pas qu'on me pousse à bout.

(Anatole et Irma échangent des regards épouvantés.)
IRMA, d'une voix mal assurée. ... Je vais m'habiller.

(Elle sort.)

ANATOLE, après s'être éclairci la voie. — Ma chère amie, j'avoue qu'il y a dans ton attitude quelque chose que je ne m'explique pas — et qui ne cadre pas tout à fait avec ce que je sais de ta magnifique générosité.

FÉLICIE. — Fiche-moi la paix avec ma générosité.

ANATOLE. — Lorsqu'il y a deux ans, et dans des circonstances dont tu n'as pas perdu le souvenir...

FÉLICIE. — Anatole, tu pontifies.

ANATOLE, froissé. — Ma chère Félicie, je n'en suis pas encore arrivé, comme certains de mes contemporains, à ne m'exprimer que par interjections.

FÉLICIE. — Et alors ?

ANATOLE. — Quand nous avons arrêté avec Irma un *modus vivendi* qui attestait, j'ose le dire, notre liberté d'esprit à tous trois... oui, notre indépendance à l'égard des préjugés bourgeois, nous nous sommes engagés *ipso facto*...

FÉLICIE. — Oh ! pas de latin, s'il te plaît.

ANATOLE. — ...À sauvegarder dans nos relations journalières, comment dirai-je ? une certaine urbanité, faute de quoi les rouages risquent de grincer bien fâcheusement.

FÉLICIE. — C'est moi qui grince ?

ANATOLE. — J'ai parlé des rouages.

FÉLICIE. — Je ne comprends pas. (Anatole pousse un grand soupir.) Oh ! la littérature !

ANATOLE. — Il ne s'agit pas de la littérature, ma chère Félicie, mais de la vie quotidienne. Maintenant surtout que cette petite jeune fille est sous notre toit...

FÉLICIE. — Ah ! tu y viens. Pour combien de temps est-elle ici ?

ANATOLE. — Il faut laisser à Irma le loisir de se retourner.

FÉLICIE. — Je n'admets ni pas qu'elle s'incruste. Huit jours. Quinze au grand maximum.

ANATOLE. — Sa mère a l'espoir de trouver pour elle une situation au pair.

FÉLICIE. — Voire, voire. La petite ne sait rien faire de ses dix doigts. C'est à peine si elle baragouine quelques mots d'anglais. Moi, à son âge, j'étais autrement dégourdie. Elle ne sera bonne qu'à ramasser des maladies contagieuses. Elle n'est pas belle : ce n'est pas un mal, peut-être même au contraire. Mais je lui trouve l'air en dessous. D'ailleurs, dis donc, à supposer qu'on la prenne, qui lui fournira son argent de poche ? Son père ne lui donnera pas un sou, il l'a écrit.

ANATOLE. — Non, il ne faut plus compter sur rien de ce côté-là. A moins qu'on ne fasse un procès.

FÉLICIE. — Un procès ! C'est Irma qui en fera les frais ? Hein ! Non, je suis peut-être poire. Mais pas à ce point-là.

ANATOLE. — On ne peut pourtant pas laisser cette enfant mourir de faim.

FÉLICIE. — Est-ce que c'est mon genre ? Est-ce que j'ai l'habitude de laisser les gens mourir de faim ?

ANATOLE. — Tu es une créature excellente, Félicie ; tu l'as prouvé.

FÉLICIE. — Inutile de me passer la main dans le dos. J'ai mes défauts, je les connais. Mais j'ai du fond. Je ne m'en vante pas, je le dis parce que c'est la vérité. Quant à Irma...

ANATOLE. — Ne parlons pas d'Irma en ce moment. (*Mouvement de Félicie.*) Vous vous complétez du reste harmonieusement. Un peu comme Marthe et Marie.

FÉLICIE, aigrement. — Marie-couche-toi-là.

ANATOLE. — Félicie !

FÉLICIE. — Non, j'en ai assez. On a un peu trop l'air d'oublier que j'ai consenti à un arrangement provisoire auquel je peux mettre fin d'un instant à l'autre.

ANATOLE. — Rappelle-toi...

FÉLICIE. — D'un instant à l'autre. Et comme Irma est sans ressources... au moins elle le prétend.

ANATOLE. — Je ne vois pas du tout où tu veux en venir, Félicie.

FÉLICIE. — Moi, j'ai toujours eu l'habitude de mettre les points sur les i.

ANATOLE. — L'état de dépendance matérielle auquel Irma est réduite nous oblige précisément...

FÉLICIE. — Nous oblige ? Tu n'as rien à voir là-dedans.

ANATOLE. — Eh bien, te crée à toi le devoir de le montrer d'autant plus généreuse.

FÉLICIE. — Je t'avertis que ça ne prend pas. Et puis d'abord, pourquoi est-ce qu'elle ne cherche pas du travail ?

ANATOLE. — Quel travail, Félicie ? Irma est une femme supérieurement douée, merveilleusement artiste...

FÉLICIE. — N'en jetez plus.

ANATOLE. — Mais son rôle dans la vie est d'abord de recevoir les hommages que lui vaut sa beauté.

FÉLICIE. — Hum !

ANATOLE. — Et surtout d'accorder à l'artiste, au poète, le tribut de ses encouragements.

FÉLICIE. — Pendant que les autres triment du matin au soir : eh bien, merci !

ANATOLE. — La vie n'est pas juste, Félicie, il faut le reconnaître. Elle est même souvent cruelle. Mais le sage aime cette cruauté. Nietzsche, sur qui, par ailleurs, je fais maintes réserves...

FÉLICIE. — Qu'elle fasse donc des ménages. Je me charge de lui en trouver.

ANATOLE. — Tu déraisonnes, Félicie... Je suis bien loin de méconnaître, sois-en sûre, les sacrifices qu'on entraîne pour toi l'existence assez paradoxale que nous nous sommes faite ici tous trois. Au fond, il y a tout niment regrettable que tu ne croies pas en toi-même. Incroyant moi-même, j'ai pourtant toujours aimé qu'une femme...

FÉLICIE. — La barbe ! Si j'étais dévouée, tu pourrais penser que je n'aurais pas toléré la présence d'Irma

dans cette maison. Il y a beau temps que je t'aurais faussé compagnie et que je serais retournée à Argentan.

ANATOLE, avec attendrissement. — Ta religion, c'est moi.

FÉLICIE, d'une voix sourde. Je n'ai pas de religion. Je suis une pauvre femme. (*Un silence.*)

ANATOLE. — La vie auprès d'un artiste comporte une lourde rançon, encore une fois, c'est certain ; surtout à notre époque. J'étais fait, vois-tu, j'étais fait moi-même pour vivre en un autre temps et sous un ciel plus riant. Il y a dans ma nature quelque chose de fastueux qui n'aurait pu s'épanouir qu'à Venise ou à Florence, au temps de la Renaissance. Une figure comme celle de l'Arétin, si sottement décrite par les imbéciles, hante depuis longtemps mes rêveries ; et je me suis parfois surpris à me demander — c'est une de ces idées de poète dont on aurait fort de sourire — si peut-être, qui sait ? en quelque existence antérieure...

IRMA, entrant, au comble de l'énerverment. — Tu bavardes, tu bavardes, et il est trois heures moins dix. Dans quelques minutes on vient nous chercher.

FÉLICIE. — Quoi ? Comment ?

ANATOLE. — Je n'ai pas encore eu le loisir d'expliquer à Félicie. (*A Irma.*) Veux-tu t'en charger, ma chère amie, pendant que je mets un faux-col et une cravate ?

IRMA. — Charmant. Merci beaucoup.

FÉLICIE. — Qu'est-ce que c'est que tous ces mystères ?

IRMA. — Aucun mystère, je t'assure.

FÉLICIE, d'un ton péremptoire. — Totote, reste ici.

IRMA. — Une chose par elle-même presque insignifiante, mais qui peut avoir une importance considérable pour sa carrière. Anatole, il me semble vraiment que tu ne devrais pas me laisser le soin...

Les ceures libres. CCVIII.

ANATOLE. — Je fais mon œuvre. Pour le reste, je m'en remets...

IRMA, *d'un ton persuasif*. — Félicie, tu as le désir, n'est-ce pas ? que son *Robespierre* soit représenté à l'Odéon ; tu te rends compte qu'Anatole va jouer là une partie décisive — et aussi que le gouvernement du Front Populaire est particulièrement qualifié pour imposer au directeur une œuvre qui célèbre un des héros de la grande Révolution.

FÉLICIE. — Il ne faut pas que Totole fasse de la politique. D'abord, le vent peut tourner.

IRMA. — Justement, Félicie. Le vent peut tourner, comme tu le dis si bien ; il n'y a donc pas de temps à perdre. Si les droites reviennent au pouvoir, *Robespierre* est dans le lac. Dans ces conditions, si une occasion se présente... Or, c'est justement le cas. Figure-toi que l'autre jour au cinéma, nous avons rencontré une de mes amies d'enfance...

FÉLICIE. — Vous étiez ensemble au cinéma ?

IRMA. — Peu importe.

FÉLICIE. — Comment, peu importe ? C'est contraire à nos conventions.

IRMA. — Cette amie que j'avais perdue de vue depuis bien longtemps, mais qui m'a tout de suite reconnue, est la femme d'un parlementaire très influent qui a, paraît-il, l'oreille du ministre des Beaux-Arts.

FÉLICIE. — A quel cinéma ?

IRMA. — Je ne sais plus. Nous avions été voir un documentaire qui ne t'aurait pas intéressée, Félicie. Tu n'as rien manqué, je t'assure.

FÉLICIE, *sèchement*. — Et alors ?

IRMA. — Cette jeune femme... enfin, ce n'est plus tout à fait une jeune femme...

FÉLICIE, *sarcastique*. — Si c'est une de tes amies d'enfance, je m'en doute.

IRMA. — Son mari et elle possèdent une très jolie propriété au delà de Mantes : dix hectares, un kilo-

mètre de rivière, et ils nous ont invités à venir passer le week-end.

FÉLICIE. — Qui ça, nous ?

IRMA. — Mais tu comprends... *Félicie*.

FÉLICIE. — Qui ça, nous ?

IRMA. — Anatole et moi. Toi, n'est-ce pas, ils ne te connaissent pas.

FÉLICIE. — L'ille est forte celle-là. Ah ! ça, c'est le bouquet.

IRMA. — Anatole, je t'en prie, explique.

ANATOLE. — Du tout, du tout. Tu t'en tires très bien.

IRMA. — Tu sais ce que c'est que le brouhaha d'un hall de cinéma. On s'entend mal... Il s'est produit un malentendu incompréhensible.

FÉLICIE. — Lequel ?

IRMA. — Quand je t'ai présenté Anatole, elle a compris que je disais : mon mari.

ANATOLE, *vivement*. — Du reste, elle a l'oreille dure, je l'ai remarqué.

IRMA. — Tu comprends, Félicie, j'ai dit : mon ami ; elle a compris : mon mari.

FÉLICIE, *sèchement*. — Il n'y avait pas à dire mon ami.

IRMA. — Après ça, naturellement, je n'ai pas pu remettre les choses au point : ça aurait eu l'air gauche. Et le chauffeur vient nous prendre dans quelques minutes.

FÉLICIE, *éclatant*. — Ah ! ça, Irma, pour qui me prends-tu ?

IRMA. — Mais...

FÉLICIE. — Je te demande pour qui tu me prends ?

IRMA. — Pour une femme supérieure, tout simplement, Félicie. Tu es infiniment au-dessus de certaines petites susceptibilités mesquines.

FÉLICIE. — Toujours le même système. Vous devriez bien varier un peu vos effets.

IRMA. — Du reste, quand on a vécu dix ans dans l'intimité d'un homme éminent... Moi-même, à son

contact et au tien, Félicie, oui, certainement, au tien, je sens que je suis devenue meilleure.

FÉLICIE. — Je regrette, mais je n'ai rien remarqué de pareil. Allons ! pour réparer un malentendu, rien de tel qu'un second malentendu. Quand le chauffeur viendra, c'est moi qui lui ouvrirai. Il me prendra pour la bonne — ce ne sera pas la première fois — et je lui dirai qu'on l'a attendu hier et qu'il n'y a personne à la maison.

IRMA, *d'un ton larmoyant*. — Tu n'as pas le droit de faire ça, Félicie. Pense à *Robespierre*.

FÉLICIE. — Robespierre et compagnie, ma petite amie, dis-toi bien qu'en ce moment je m'en fiche éperdument.

ANATOLE, *pensif*. — Il y aurait peut-être une solution... A la rigueur, je pourrais aller seul chez les Foucard.

IRMA. — Anatole !

ANATOLE, *avec benignité*. — Tu peux être souffrante, ma bonne amie. Que dis-je ? tu es souffrante.

FÉLICIE, *rudement*. — Bien sûr. Et ses névralgies, et ses maux d'estomac !

ANATOLE, *d'un ton confiant*. — Je crois qu'on t'excusera.

IRMA, *d'un ton acide*. — Tu n'as pas l'air de te rendre compte que c'est à moi que tu la dois, cette invitation. Si tu n'avais à compter que sur les relations personnelles de Félicie...

FÉLICIE. — Est-ce que tu t'imagines, par hasard, que tu les connais, mes relations personnelles ? Je ne leur ferai certainement jamais l'injure de les inviter à te rencontrer.

IRMA. — Des petits bourgeois qui sentent la fourmi. Je les vois d'ici.

FÉLICIE. — Irma, prends garde.

IRMA. — Moi aussi, j'en ai assez.

FÉLICIE. — Rappelle-toi que tu es chez moi.

IRMA. — Les murs sont à toi.

FÉLICIE. — Et cette table, elle n'est pas à moi ?

Et les huit chaises ? Et le fauteuil de ma grand'mère ?

IRMA. — Mais la desserte... et la chaise longue...

ANATOLE, *avec une benignité solennelle*. — Je vous en prie, je vous en prie : vous ne voyez donc pas que vous êtes en train de compromettre une belle réussite humaine ? Mes pauvres amies, c'est comme si vous saccagiez une œuvre d'art. Vous me causez toutes les deux une peine infinie... J'aurais voulu travailler : mon élan créateur est brisé.

FÉLICIE, *à Irma*. — Tu vois.

ANATOLE. — Mais c'est le naufrage d'une grande espérance qui me navre surtout.

IRMA. — Et ce chauffeur qui n'arrive pas.

ANATOLE. — Les gens dont on dépend sont toujours inexacts. Tiens, c'est un assez joli alexandrin. L'as dans ma veine habituelle, il est vrai. Tu le noteras tout de même, Irma. On ne peut jamais savoir.

IRMA. — Je cherche un papier et un crayon.

ANATOLE. — Mais non. Tâchez plutôt de vous raccommodez pendant que je mets mon faux-col. Je ne veux pas laisser derrière moi des visages atristés. (*Il sort.*)

IRMA, *d'un ton confidentiel*. — Au fond, il ne demande qu'à y aller sans moi. Veux-tu savoir pourquoi, Félicie ?

FÉLICIE. — Je suppose que je m'en doute.

IRMA. — Au sortir du cinéma, nous avons été prendre un porto avec Blanche Foucard. Elle s'est littéralement jetée à sa tête. C'est le genre incandescent. A cause de *Robespierre*, j'ai fait semblant de ne rien voir, mais je bouillais. Alors, s'il y va seul...

FÉLICIE. — Elle a un mari.

IRMA. — Ne comptons pas sur lui. Un politicien esthète, assez porté, dit-on, sur les petits jeunes gens. Tu comprends qu'elle a droit à des compensations, il est bien forcé de fermer les yeux. Si je ne l'accompagne pas, tu sais comment finira cette équipée. Maintenant, si ça t'est égal...

FÉLICIE. — En admettant... ce n'est pas parce

que tu les auras empêchés de coucher ensemble cette fois-ci...

IRMA, *vivement*. — Je te demande pardon. Il faut qu'elle le sente tenu. Je saurai montrer à Blanche qu'il faut compter avec moi.

FÉLICIE, *amèrement*. — Dans le fond, qu'est-ce que ça peut me faire qu'il couche avec l'une, avec l'autre? IRMA. — Tu dis ça, Félicie. Mais avant que je m'installe ici, ta vie était un enfer. Je n'ai rien oublié de ce que tu m'as raconté. Quand il ne rentrait qu'au matin, et dans quel état! Quand il amenait ici des filles du trottoir... Et sa fugue en Belgique. Lorsque tu m'as offert de venir habiter chez toi, tu avais tes raisons. Tu sais bien qu'il serait parti pour de bon.

FÉLICIE. — Ça aurait peut-être mieux valu : qu'est-ce que j'en sais?

IRMA. — Ce sont des idées, Félicie. Il s'est rangé, il travaille.

FÉLICIE, *doucement, avec haine*. — Oui, mais toi, ta présence... Tu ne t'es pas encore aperçue que je te déteste? (*Un silence. On entend un coup de sonnette.*)

IRMA. — On a sonné; je vais ouvrir.

FÉLICIE. — Du tout, j'y vais.

IRMA. — Félicie, pas de scandale. Pense à Anatole.

(*Félicie reste immobile.*)
AIMÉE, *passant la tête par la porte de droite*. —

Maman, on a sonné.

IRMA. — Veux-tu avoir l'obligeance d'aller ouvrir, Aimée? (*Aimée disparaît.*)

FÉLICIE. — Tu cherches à me forcer la main.

IRMA. — Je te répète que c'est une femme dangereuse.

FÉLICIE. — A propos, quelle explication de cette fugue donneras-tu à ta fille?

IRMA. — N'importe laquelle. Aimée n'est pas une enfant compliquée.

FÉLICIE. — Je commence à le savoir.

AIMÉE, *entrant*. — C'est un monsieur et une dame qui demandent M. et Mme Giroulin. (*Elle tend une carte à Félicie.*)

FÉLICIE, *lisant*. — M. et Mme Lucien Foucard.

IRMA. — Ils sont venus eux-mêmes. (*A Aimée.*) Fais entrer.

FÉLICIE. — Voyons un peu cette femme de feu. (*Contraste hurlant entre les personnages et le portrait qu'Irma en a fait : Blanche est l'austerité même; l'ennui le plus correct se dégage du couple.*)

IRMA. — Mais comme c'est aimable! Anatole vient tout de suite, et je n'ai qu'à mettre mon chapeau...

BLANCHE. — Rien ne presse, chère madame. Nous avons tout notre temps.

IRMA, *appelant à la cantonade*. — Anatole, M. et Mme Foucard sont là.

ANATOLE, *du dehors*. — Je viens.

IRMA. — Vous ne désirez pas prendre quelque chose?

FOUCARD, *d'une voix caparueuse*. — Merci, jamais rien entre les repas.

BLANCHE. — Du reste, nous sortons de table. Un banquet corporatif qu'on avait demandé à mon mari de présider.

IRMA, *à mi-voix, à Félicie qui est tombée dans un fauteuil et dont on ne voit que le dos secoué par des sanglots convulsifs*. — Je t'en prie, Félicie.

FÉLICIE. — Tu ne m'as même pas présentée.

IRMA. — Mais où ai-je la tête? Voulez-vous me permettre de vous présenter Mme Chapelet, une de nos parentes qui est malheureusement bien souffrante. (*Murmure compatissant des Foucard.*) Elle est atteinte de névralgies faciales qui lui font endurer un véritable martyre... Vous m'excusez une seconde? (*Elle sort.*) AIMÉE, *stupéfaite*. — Comment? mais, ma cousine...

BLANCHE. — Que je vous plains, madame! N'existe-t-il aucun calmant pour cette sorte de douleurs?

FOUCARD. — La médecine a encore bien des progrès à faire.

BLANCHE. — Nous disons souvent avec mon mari : la médecine est encore dans l'enfance.

FOUCARD. — Par contre, la chirurgie...

BLANCHE. — Mon mari n'a pas tort : elle fait parfois des miracles. *(Un silence.)*

AIMÉE. — Mais, ma cousine, comme ça vous a pris brusquement ! A midi vous n'aviez pas mal.

FOUCARD. — Toujours, les névralgies. *(Irma reparait, habillée pour sortir, le chapeau sur la tête. Anatole la suit.)*

IRMA. — Ma pauvre Félicie, c'est désolant de t'abandonner dans cet état. Je me demande presque si nous ne devrions pas...

ANATOLE. — Il faut laisser à l'aspirine le temps de produire son effet.

BLANCHE. — Il est certain qu'elle n'agit jamais tout de suite.

ANATOLE, désignant Aimée. — Et puis, elle est en de bonnes mains.

IRMA. — C'est vrai, je suis sûre qu'Aimée fera tout son possible.

AIMÉE. — Oh ! oui, maman.

ANATOLE. — Nous ne pourrions que la fatiguer... Je crois que nous lui rendons service.

BLANCHE. — En effet, je sais que quand j'ai mes migraines...

FOUCARD. — Allons, allons, nous fatiguons Madame...

ANATOLE. — Pauvre chère... *(Reniflement d'Irma.)*

IRMA, à Aimée. — Au revoir, mon petit chou. A demain soir. Anatole, la petite valise est dans l'antichambre.

(Un silence.)

FÉLICIE, se redressant, à Aimée. — Veux-tu courir après ta mère dans l'escalier. Dis-lui que je me charge de te donner toutes les explications. Tu com-

prends, à toi, toutes les explications... Ou plutôt, dis-lui simplement : Maman, la cousine Félicie te fait dire qu'elle mettra les points sur les i. C'est compris ?

AIMÉE, timidement. — Mais, ma cousine...
FÉLICIE. — Allons va, va.

(Aimée sort.)
(Félicie, restée seule, va à la fenêtre, l'entr'ouvre, se penche au dehors, et d'un geste impulsif ferme les volets. La pièce est plongée dans l'obscurité. Félicie va au commutateur et allume l'électricité. Aimée rentre au bout d'un instant ; elle demeure sur le seuil, interdite.)

AIMÉE. — Mais comment ? Il fait encore grand jour ! Pourquoi avez-vous allumé, ma cousine ?

FÉLICIE. — Parce que ça me plaît. Tu as fait ma commission ?

AIMÉE, d'un ton hésitant. — Oui...

FÉLICIE. — Textuellement ?

AIMÉE. — Oh ! bien, je n'ai pas dit la phrase, vous savez, les points sur les i. Ça aurait semblé drôle.

FÉLICIE, durement. — A qui ?

AIMÉE. — Mais... ce monsieur et cette dame qui ne vous connaissent pas...

FÉLICIE. — Et toi, Aimée, est-ce que tu t'imagines par hasard que tu me connais ?

AIMÉE. — Oh ! non, ma cousine.

FÉLICIE. — Ne répète pas tout le temps ma cousine, ma cousine... C'est crispant.

AIMÉE. — Bien, ma c... Vous avez toujours votre névralgie ?

FÉLICIE. — Non. C'est passé.

AIMÉE. — Tant mieux. Ça devait être douloureux.

FÉLICIE. — Regarde-moi, Aimée. Tu n'as rien remarqué ?

AIMÉE. — Comment, remarqué ?

FÉLICIE. — Tu crois sérieusement qu'il m'a pousé une douleur comme ça, d'une minute à l'autre ?

AIMÉE. — Je ne sais pas, moi. Je crois ce qu'on me dit. Pourquoi est-ce que vous me parlez de ce ton sévère ? Moi, je ne vous ai pas fait de peine, ma cousine. Ou alors, c'est sans m'en douter, je vous assure. FÉLICIE, *d'un ton radouci*. — Mais non, mais non, je n'ai rien à te reprocher.

AIMÉE. — Oh ! je pense bien que vous n'êtes pas très contente de m'avoir chez vous.

FÉLICIE. — D'où prends-tu ça ?

AIMÉE. — Mais vous savez bien que ce n'est pas ma faute. Je n'ai pas demandé à venir à Paris.

FÉLICIE. — Tu n'en avais pas envie ?

AIMÉE. — Oh ! (*Avec une insincérité évidente.*) Naturellement, j'étais contente de voir maman.

FÉLICIE. — Ah ! oui... Et Paris ? tu n'as pas envie de voir du pays ?

AIMÉE. — Non, pas très. Vous savez, c'est rare que j'aie envie de quelque chose.

FÉLICIE. — A ton âge !

AIMÉE. — C'est-à-dire si : j'aimerais être tranquille.

FÉLICIE. — Chez ton père, là-bas dans le Midi, tu n'étais pas tranquille ?

AIMÉE. — Oh ! non, pensez... je dérangeais.

FÉLICIE. — Ta belle-mère n'était pas bonne avec toi ?

AIMÉE, *effrayée*. — Qui est-ce qui a dit ça ?

FÉLICIE. — Je te demande.

AIMÉE. — Maman Simone n'était pas méchante. Mais elle aussi, elle avait des douleurs. Dans le ventre.

Alors très souvent, elle était énervée. Et puis, qu'est-ce que vous voulez, je crois que je l'agace. Ce n'est pas de sa faute.

FÉLICIE. — C'est depuis la naissance de ton petit frère qu'elle a des douleurs dans le ventre ?

AIMÉE. — Oui, je crois. C'est effrayant, vous ne trouvez pas ? ce qu'il y a de personnes qui ont comme ça des souffrances, des maladies. On se demande pourquoi.

FÉLICIE, *avec aptreté*. — Oui, on se le demande.

AIMÉE. — Mais il paraît qu'il ne faut pas ; c'est l'abbé Georgette qui l'a dit.

FÉLICIE. — L'abbé comment ?

AIMÉE, *avec simplicité*. — L'abbé Georgette.

FÉLICIE. — Quel drôle de nom pour un abbé !

AIMÉE. — Vous trouvez ? je suis habituée. C'est avec lui que j'ai fait ma première communion. Je vous parle de ma première communion solennelle.

FÉLICIE. — Tu y penses souvent, à ta première communion ?

AIMÉE, *surprise*. — Oh ! oui, je dois y penser quelquefois.

FÉLICIE, *sur un autre ton*. — Tu devrais aller prendre l'air, Aimée. Sans ça tu ne feras pas honneur à mon dîner.

AIMÉE, *d'un ton suppliant*. — Je n'ai pas envie, ma cousine.

FÉLICIE, *sèchement*. — Moi, ma petite, il n'est pas question que je t'accompagne.

AIMÉE. — Oh ! mais je n'aurais jamais pensé...

FÉLICIE. — Tu n'as qu'à tourner à main droite ; en deux minutes tu débouches sur l'avenue... Il y a de jolis magasins, on peut regarder les étalages. Il ne faut pas avoir peur ; personne ne te dira rien.

AIMÉE. — Je n'aime pas beaucoup regarder les devantures. Excepté les magasins de jouets.

FÉLICIE, *étonnée*. — De jouets ? à ton âge ?

AIMÉE. — Ce n'est pas pour moi, vous pensez bien. C'est pour bébé Jacques.

FÉLICIE. — Quel âge a-t-il, ton petit frère ?

AIMÉE. — Il aura quatre ans le six du mois prochain. Je vous ai montré sa photo ?

FÉLICIE. — Non.

AIMÉE. — Je vais la chercher. (*Elle sort. Un silence. Félicie est nerveuse ; elle tambourine sur la table. Aimée*

rentre au bout d'un instant.) Regardez voir. Il est beau ! Et ses boucles. C'est comme de l'or.

FÉLICIE. — Tu aimes beaucoup ton petit frère ?

AIMÉE, dans une sorte de sanglot. — Oh ! oui... (Avec désespoir.) Ma cousine, est-ce que vous croyez que je pourrai aller le voir quelquefois ? Sans ça... il m'oubliera... il m'oubliera... à quatre ans, pensez !

FÉLICIE. — Mais non, il ne t'oubliera pas... Et puis ton père te fera venir, tu penses bien.

AIMÉE. — Les voyages coûtent cher.

FÉLICIE. — Anatole a un parent à la Compagnie. On pourra peut-être obtenir un demi-tarif.

AIMÉE. — Quand même... Qui est-ce qui paiera ?

FÉLICIE. — Ne t'inquiète pas de ça.

(Un silence.)

AIMÉE, suivant sa pensée. — C'est drôle qu'à ma naissance on ait eu l'idée de m'appeler... Aimée, vous ne trouvez pas ?

FÉLICIE. — J'ai comme une idée que tu passes ton temps à te faire de la bile. Faut pas.

AIMÉE. — Est-ce qu'on peut s'en empêcher ?

FÉLICIE. — Tâche donc un peu de ressembler à ta mère. En voilà une qui a toujours pris la vie par le bon côté.

AIMÉE. — C'est mal ?

FÉLICIE. — Je suppose que c'est une chance.

AIMÉE. — Est-ce que le cousin Anatole aussi ?

FÉLICIE. — Lui, c'est un artiste.

AIMÉE. — Et maman ?

FÉLICIE, durement. — Ah ! non.

AIMÉE. — Ma cousine, dites-moi... Non, pardon... En somme, qu'est-ce que ça veut dire au juste : mettre les points sur les *i* ?

FÉLICIE. — C'est une phrase toute faite.

AIMÉE. — Ça ne signifie rien ?

FÉLICIE. — Pas grand chose.

AIMÉE. — Alors pourquoi m'avez-vous dit de la répéter à maman ? (Un silence.) Vous avez promis que vous me donneriez des explications.

FÉLICIE. — Sur quoi ?

AIMÉE. — Mais d'abord, ce monsieur et cette dame, maman leur a dit que vous vous appelez M^{me} Chapelet... ou bien est-ce que j'ai mal entendu ?

FÉLICIE. — Je n'ai pas fait attention.

AIMÉE. — Je dois avoir mal entendu. Ça m'arrive quelquefois... Maman Simone croit que je serai sourde plus tard.

FÉLICIE. — Qu'est-ce qu'elle en sait ?

AIMÉE. — Je n'aimerais pas être sourde. On doit se sentir si seul. Il vaut peut-être encore mieux être aveugle, vous ne pensez pas ? Oh ! ma cousine, vous croyez qu'on trouvera pour moi quelque chose au pair ? D'abord, qu'est-ce que j'aurais à faire ?

FÉLICIE. — Mais je ne sais pas, Aimée. Peut-être à t'occuper de petits enfants.

AIMÉE, avec ardeur. — J'aimerais bien... Ça ne vous aurait rien dit à vous, ma cousine, d'avoir de petits enfants ?

FÉLICIE, d'une voix couverte. — Mais tu sais, ma petite, on ne choisit pas.

AIMÉE. — Les amies de maman Simone disent qu'elles ne veulent pas en avoir, et elles n'en ont pas ; c'est donc bien qu'on peut faire exprès. Moi, si jamais je me mariais...

FÉLICIE. — Eh bien ?

AIMÉE. — Je voudrais en avoir tout de suite. Des jumeaux, un garçon et une fille. Ce doit être gentil de les élever ensemble, une belle petite paire.

FÉLICIE, douloureusement. — Aimée, j'ai eu deux jumeaux, il y a bien longtemps ; l'un était mort en naissant, l'autre a vécu deux jours.

AIMÉE, épouvantée. — Ma cousine !

FÉLICIE. — Et depuis... les médecins m'ont dit que je ne pourrais plus jamais avoir d'enfants. Jamais. Ou bien que je mourrais en couche.

AIMÉE. — Mais vos deux jumeaux, ce sont des anges au ciel.

FÉLICIE. — Tu crois qu'il y a des anges, Aimée ?

AIMÉE. — L'abbé Giergette en parle très souvent.
FÉLICIE. — Qu'est-ce qu'il en sait, l'abbé Georgette, non, mais je te le demande ?

AIMÉE, gravement. — Il ne faut pas dire ça, ma cousine, c'est un péché. Du moment que l'Église l'enseigne, on doit le croire. Vous avez un ange gardien, vous savez.

FÉLICIE. — Et ta mère, elle a aussi un ange gardien ?

AIMÉE. — Bien sûr, tout le monde.

FÉLICIE. — Et qu'est-ce qu'ils font ensemble, tous ces anges gardiens ? Ils se chamaillent ?

AIMÉE, scandalisée. — Ma cousine ! il ne faut pas plaisanter, c'est aussi un péché.

FÉLICIE. — Tu es très ferrée sur tout ça.

AIMÉE, timidement. — Vous n'allez jamais à confesse ?

FÉLICIE. — Jamais.

AIMÉE. — Ça doit être terrible.

FÉLICIE. — Pas du tout.

AIMÉE. — Oh ! si... Moi je mourrais.

FÉLICIE. — Qu'est-ce que tu racontes ?

AIMÉE. — Si je ne pouvais pas me confesser, je mourrais. Ce serait comme si... comme si on ne me laissait plus respirer... Quand on ne respire plus, on meurt, c'est forcé... Mais là, ce n'est pas le corps, c'est l'âme qui meurt. Enfin, elle ne meurt pas, puisqu'elle est immortelle...

FÉLICIE. — Tu vois bien, tu patauges.

AIMÉE. — Je vais vous dire un secret, ma cousine... Quand papa m'a annoncé qu'il était forcé de prendre un appartement où il n'y aurait plus de place pour moi... quand j'ai compris que je ne pourrais plus m'occuper de mon petit frère, que je ne le verrais plus pendant très longtemps, ça m'a donné un coup terrible... Et j'ai pensé brusquement : si maman Simone n'était plus là, c'est moi qui élèverais Jacques, je serais sa petite mère... Alors je n'ai pas pu m'empêcher de souhaiter qu'elle ne guérisse pas, vous com-

prenez. J'ai presque... prié pour qu'elle meure... Mais après ça j'avais tellement honte, je n'osais plus la regarder... Je n'avais pas le courage d'aller me confesser, j'étais malheureuse ! Et puis un jour, j'ai rencontré l'abbé... il a vu je ne sais quoi dans mes yeux. Il m'a parlé si doucement. Mais ce n'était encore rien : seulement ça m'a donné le courage d'aller le trouver au confessionnal. Et ces pensées sont parties de moi. Je me suis sentie légère, heureuse ! ...

FÉLICIE, d'une voix étouffée. — Tu sais, Aimée, ce n'est pas toujours mal de souhaiter la mort de quelqu'un.

AIMÉE. — Oh ! ma cousine, pouvez-vous dire ? ... Mais d'abord il y a des personnes qui croient qu'une pensée c'est quelque chose, c'est réel... c'est comme une arme, ça peut blesser, ça peut...

FÉLICIE. — En tous les cas ce n'est pas à moi qu'il faut raconter ces histoires. (*Avec une passion croissante.*) Moi, comprends-tu, Aimée, je n'ai rien à me reprocher. Absolument rien. Si on savait tout, peut-être même qu'on trouverait... Il n'y en a pas beaucoup qui auraient eu le courage à ma place... Parce que c'était du courage... J'ai fait pour le mieux, tu m'entends... Enfin j'ai cru. (*Elle éclate en sanglots.*) Ce sont les autres... Ah ! les autres !

AIMÉE. — Quels autres ?

FÉLICIE, sans répondre. — Si j'avais eu une petite comme toi... simplement comme toi... Je ne demandais rien d'extraordinaire... Le peu que j'avais, j'ai voulu le garder. Le peu que j'avais...

AIMÉE. — Ceux qui vous ont fait du mal, ma cousine, est-ce que... ? (*Félicie hoche la tête comme pour faire comprendre qu'elle ne peut pas répondre.*) Ça ne me regarde pas ? (*Nouveau hochement de tête.*) Je ne le saurai jamais ? (*Encore un hochement de tête.*) J'ai peut-être deviné, vous savez.

FÉLICIE. — Non.

AIMÉE. — Vous ne voulez pas que je devine ?

FÉLICIE. — Je ne veux pas, je ne veux plus.

AIMÉE. — Vous pleurez maintenant comme un enfant... comme un petit enfant, ma cousine.
(Elle tombe à genoux ; elle met ses bras autour du cou de Félicie.)

Paris, 6-9 novembre 1936.

GABRIEL MARCEL.

L'Appel ⁽¹⁾

Novelle inédite

PAR

EDITH WHARTON

La romancière américaine Edith Wharton, qui est morte l'année dernière, en France, dont elle avait fait sa seconde patrie, occupe dans la littérature d'outre-Atlantique une place prépondérante. analogue à celle de George Eliot, en Angleterre, et de George Sand, ici. Disciple d'Henry James et fièle amie de Paul Bourget, elle admirait, d'ailleurs, ces grandes aînées et elle a réussi à les égaler aussi bien dans le roman de mœurs que dans le roman psychologique. Chez les Heureux du Monde (The House of Mirth), Plein Été (Summer), Sous la neige (Ethan Frome) sont justement cétèbres. Elle excellait dans la nouvelle. Celle, si dramatique, que nous publions ci-dessous, est extraite de son dernier recueil : The World Over.

I

Charlotte Ashby s'arrêta sur le pas de sa porte. Le crépuscule assoupissait l'éclat de ce bel après-midi de mars, et la cohue exténuante de la cité battait son plein. Le dos tourné à cette agitation, la jeune femme demeura un instant sur le porcion démodé aux dalles de marbre avant d'introduire sa clef dans la serrure.

(1) Copyright by D. Appleton-Century Co. London, New York Edith Wharton, 1938. Tous droits de traduction, adaptation, reproduction et représentation réservés pour tous pays, y compris la Russie (U. R. S. S.).

